

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraison de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année forment la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

à Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

à Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

(Payable d'avance.)

Abonnement au Journal semi-hebdomadaire, par an, en avance... \$1 0 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical, par an, en avance... \$1 0 0
Aux deux publications réunies, par an, en avance... \$2 0 0

PRIX DES ANNONCES.

Six lignes et au-dessous, première insertion... 5c.
Dix lignes et au-dessous, première insertion... 8c.
Au-dessus par lignes... 4c.
Toute insertion subséquente, le quart du prix. (Affranchir les lettres.)

FERILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA ROBE ET L'ÉPÉE,

OU LA JEUNESSE DE DU GUAY-TROUIN.

(Suite.)

IX. — LA MAISON TROUIN.

Quand vous irez à Saint-Malo, n'oubliez pas une des plus grande curiosités de cette ville... Faites-vous conduire rue Corne-de-Cerf, en face de la Poissonnerie; on vous y montrera quatre maisons de bois sculpté. Vous reconnaîtrez ces belles cages, ouvragées à grand prix, où nos aïeux vivaient à journeaux quatre murs de verre, et qui, éparpillées par l'incendie depuis trois siècles, tombent aujourd'hui sous le marteau des haches noires. Vous vous arrêterez devant la dernière de ces quatre maisons. C'est la plus importante et la plus curieuse, disons aussi la plus vénérable et la plus illustre, car là naquit et vécut le grand homme dont nous vous racontons la jeunesse; cette maison, en un mot, est la Maison du Guay-Trouin. Tout le monde, à Saint-Malo, la désigne encore sous ce nom glorieux. Un spéculateur vient de la dénaturer sous prétexte de l'embellir, pour la louer aux bourgeois anglais. Mais nous avons eu le bonheur de la visiter avant qu'elle fût remise à neuf, et lorsque l'imagination pouvait encore y ressusciter notre héros au milieu de sa famille et de ses habitudes. En voici l'exacte description, telle que nous la retrouvons sur notre journal de voyage.

L'édifice a trois étages en saillie l'un sur l'autre, ce qui le fait remonter pour le moins au seizième siècle. La façade est toute en bois sculpté et en petits vitraux, quelques-uns splendidelement colorés. Cela devait être autrefois d'une grande richesse et d'une rare élégance. A Saint-Malo, la ville de pierre, il n'y avait pas alors de luxe plus coûteux que le bois. Voilà pourquoi de telles habitations étaient le privilège des familles opulentes. Ce ne fut guère que sous Louis XIV que les riches Malouins écartèrent leurs grandes maisons de granit; encore les boiseries dorées de ces maisons sont-elles leur première magnificence.

La porte de l'hôtel Trouin est très-étroite; c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui une porte barbare. On voit au-dessus un écusson, aux armes de la famille, avec deux lions pour supports. Cinq autres écussons, formant armoiries, terminent les cinq montants de la façade, joints entre eux par des grilles en fer. Les armoiries du premier étage sont des soldats armés d'épées et coiffés de tricorne. Le premier et le deuxième étage ne forment qu'un grand vitrail encastré de plomb. C'est au troisième qu'on voit encore un reste de vitres colorées.

Le rez-de-chaussée contenait les bureaux et les magasins, on s'enregistrerait et s'emballait les marchandises que les Trouin échangeaient avec l'Espagne et ses colonies. La porte de ces magasins est surmontée d'ancres et d'autres insignes maritimes.

Une allée obscure, mais boisée soigneusement, conduit à l'escalier, dont la cage étroite est aussi ornée de moulures. Tout le devant du premier étage est occupé par un grand salon enrichi de panneaux, de poutres et de traverses sculptés. A droite, une cachette est pratiquée dans le mur. C'est là qu'on déposait le trésor de famille, l'or, les bijoux et les papiers précieux... Quatre fenêtres à vitraux devaient inonder la pièce de lumière, car, au lieu des maisons qui bordent maintenant l'autre côté de la rue, on avait pour horizon l'ancien rempart de la ville, le port aimé par les vaisseaux, et la perspective de l'Océan. La cheminée est petite, mais on juge de la recherche de ses ornements par des traces de peinture à fresque.

Sur le derrière de l'étage sont des chambres boisées, sculptées, vitrées comme le reste, et donnant sur une petite cour, où surgit un énorme rocher. Ce rocher, contre lequel la mer brisait autrefois, s'élève jusqu'au troisième étage. On présume qu'il a été taillé à vif pour faire place à l'habitation. Du deuxième et du troisième étages, composés de chambres diverses, on voit l'eau couler sur les flancs noirs de la pierre et des fleurs sauvages montrer la tête à ses anfractuosités. Son sommet portait encore, il n'y a pas longtemps, un pommier superbe. Un souvenir moins riant et plus ancien se dresse au delà du même rocher. Tandis qu'il s'appuyait d'un côté à la maison Trouin, il soutenait de l'autre la maison du fossyeur et l'ossuaire du cimetière de Saint-Malo. La pioche ne peut fouiller en cet endroit sans y rencontrer des ossements.

Tels sont les restes de la maison où M. Trouin de la Barbinai fut la bénédiction de la Gabrielle, le mardi-gras de l'année 1690.

X. — LES CONVIVES.

Ce jour-là tous les vitraux colorés étincelaient de lumière. Les meilleurs vins d'Espagne montaient de la cave profonde aux tables dressées dans la grande salle. Autour de ces tables, sur des sièges couverts des plus riches étoffes d'Orient, se tenaient assis les premiers négociants et les premiers capitaines de Saint-Malo, les Groult, dont les aïeux avaient eu François Ier pour parrain, les Magon, les Danican, les Le Fer, les Bellisle, les Porée, les Chapelleine, les Lamennais, nôtres de l'illustre abbé, enfin tous ces hommes assez riches et assez magnifiques pour faire à Louis XIV un cadeau de trente millions, en attendant qu'ils donnassent une flotte à Du Guay-Trouin pour aller prendre Rio-Janeiro. Ces rois de la mer étaient d'ailleurs reconnaissables à l'opulence de leurs costumes. Ce n'étaient que pourpoints de soie, brochés d'or et d'argent, manteaux de velours doublés d'hermines, épees enrichies de perles et de diamants... Quant aux femmes, leurs doubles robes de brocart, leurs coiffures, leurs dentelles et leurs bijoux, sans compter leurs charmes naturels, n'eussent point déparé la cour de Versailles ou les petits appartements de Marly. Il y avait bien quelque incohérence dans toutes ces toilettes inaccoutumées... Un certain parfum de tabac et de goudron d'échappait des jachots et des perruques de nos corsaires... Leurs bras rudes et nerveux maniaient les verres d'une façon qui trahissait l'habitude des pistolets d'abordage. Et parmi les plus blanches mains de ces dames, quelques-unes semblaient capables de soulever un roi, comme Mlle. Leclerc (1). Mais cela ne faisait qu'ajouter encore au caractère original du banquet.

M. Trouin se distinguait au milieu de ses convives par la simplicité de ses manières et de son extérieur. C'était un beau vieillard, encore plein de force et de vivacité, terrible par ses épaisses moustaches noires, à la mode du dernier règne, et vénérable par la chevelure argentée qui tombait comme une cascade de neige sur ses épaules. Fidèle aux habits et aux coutumes de sa jeunesse, on l'eût pris pour un cavalier de la Fronde, à voir ses larges culottes, son pourpoint flottant et sa culotte taillée en pointes. La gaine de sa vieille épée était le seul bijou qui tranchait sur le drap brun de ses vêtements. Sa figure ouverte et colorée, ses gros yeux injectés de sang annonçaient à la fois la violence et la bonté. Une certaine grimace et un juron significatif lui échappaient de temps en temps contre la goutte, qui le tourmentait depuis plusieurs années sans pouvoir dompter son courage. Il commandait à tous avec la même autorité qu'à lui-même, et sa femme seule triomphait de sa dureté par une douceur inaltérable, comme les pentes insensibles, qui arrêtent l'Océan bien mieux qu'un obstacle à pic.

Cette tendre aménité respirait sur le visage encore beau de Mme Trouin, dans ses traits calmes et souriants, dans son embonpoint d'une blancheur seréne, et jusque dans l'arrangement de sa riche toilette, où les couleurs les plus pâles se fondaient harmonieusement. M. Trouin avait à sa droite Mme la comtesse Gabrielle de La Bourdonnais, la reine de la fête. On la reconnaissait d'ailleurs au respect de tous et à son éclatante beauté. Imaginez la tête de Vénus avec la taille de Diane, des joues de rose et des épaules de marbre, des yeux d'un bleu mourant, avec des cheveux d'un noir de jais, un mélange prodigieux de grâce et de vigueur, de naïveté et de résolution. Tel était effectivement le caractère de Mme de La Bourdonnais. Veuve sans avoir été mariée, comme nous l'avons dit, elle profita de toutes les libertés de sa position, au grand désespoir de sa double famille. Elle se souvenait en souriant, avec une aisance au-dessus de son âge, le joug de la naissance, celui de la fortune et celui des préjugés. Elle avait refusé la main d'un prince, réservant ses millions et sa personne à l'homme qui lui plairait. En un mot, c'était une de ces femmes qu'on appelait déjà des lionnes; car nous avons emprunté le mot au dix-septième siècle, M. de Chateaubriand, cet illustre Malouin, nous l'apprend dans la Vie de Rancé. — La comtesse portait, avec un audace et un bonheur qui n'étaient qu'à elle, une espèce de robe de cheval en lamproie et or, avec un chapeau noir à plume blanche, sans autres ornements que deux pierres du Brésil qui valaient trente mille livres chacune.

Quelque honorable que fussent M. Trouin et ses amis, jamais négociants-corsaires n'avaient eu si grande dame à leur table. Mais la gloire qu'ils en tiraient n'était rien près de la joie de la comtesse. Elle n'avait exprimé qu'un regret dès la veille, et elle l'avait fait vivement à plusieurs reprises, c'était de ne pas voir M. René Du Guay à cette fête de famille.

Monsieur Trouin, s'était-elle écriée, vous oubliez que votre fils m'a sauvé la vie au péril de sa sienne, cela n'est pas bien! je m'en sou-

viens, moi! et j'espérais lui en témoigner ici ma reconnaissance... Il devait partager avec moi les honneurs de cette journée!...

Elle avait même, de sa voix la plus doucement impérieuse, conjuré le vieux corsaire d'envoyer un exprès chercher René à Caen pour le bal... Mais M. Trouin, après une hésitation galante, avait osé refuser...

— René travaille, madame, avait dit ce père inexorable... Il travaille même admirablement depuis deux mois... Il m'écrit qu'il a repris tous ses auteurs latins... et que les Pandectes lui inspirent un intérêt singulier... J'ai attendu trois ans cette bonne résolution... Gardons-nous de la renverser par un moment de faiblesse! — Qui sait si la vue de la Gabrielle et de vos beaux yeux, madame, ne lui tournerait pas encore la tête pour trois ans!

Le compliment avait flatté la comtesse... mais le refus l'avait piquée au vif... S'adressant alors à Luc Trouin :

— Si vous tenez à mon estime, lui avait-elle dit, et si vous aimez votre frère, il sera ici demain soir! Ma voiture, mes chevaux et mes gens sont à votre disposition pour l'aller chercher!...

Luc avait rougi, pâli, tremblé, puis jeté à l'oreille de la noble dame un mot qui l'avait apaisé comme par miracle... Elle n'avait plus des lors parlé de M. René, et elle avait présidé à toutes les cérémonies avec enchantement, — chuchotant parfois à l'oreille avec Luc, riant de plus grand cœur de la confiance de M. Trouin, et se retournant vers un groupe de masques qui suivaient gaiement la fête...

Le chef de ce groupe, on le devine, n'était autre que Du Gay en personne; caché sous un brillant costume de gondolier vénitien, il avait assisté à la bénédiction de la goélette par l'évêque et le clergé de Saint-Malo. Il avait entendu et tiré plus d'une fois les coups de canon et de fusil; il avait accompagné la promenade triomphale de la Gabrielle dans la rade de Dinard; enfin il avait remporté le prix de force et d'adresse dans la course de bateaux qui avait terminé la journée...

Ce prix était une magnifique chaîne d'or, offerte par la noble marraine du navire... René avait osé l'aller recevoir de la main de la comtesse, au risque d'être reconnu de son père... qui accourait embrasser le vainqueur... Mais tandis que la goutte retardait les pas du vieux corsaire, le jeune gondolier, baissant la main qui le couronnait, avait égaré d'un bond son canon... M. Trouin était arrivé pour applaudir à ce nouveau tour de force... sans savoir qui l'avait exécuté; ni pourquoi tout le monde riait autour de lui...

XI. — LE FORBAN.

L'audace de René ne s'était arrêtée qu'au seuil de la maison paternelle... et Luc attendait la fin du banquet pour le voir repartir au bal masque... Il avait d'autant plus besoin de ses conseils, qu'il s'était guidé pour l'arrangement de toute la fête... Tandis que Luc seul était visible sur la scène, Du Guay, tour à tour dans la coulisse et parmi le public, dirigeait le spectacle d'un œil et le contemplant de l'autre, se doublant à chaque instant, pour créer et pour jouer de ses créations; c'était lui qui avait ordonné les sérénades, commandé le souper, préparé le feu d'artifice, organisé le bal, etc... — Le tout avec une prodigieuse qui dépassait d'un tiers la somme fixée par M. Trouin, mais avec un éclat qui éléverait le digne homme, et attirait à Luc des félicitations dont il rougissait.

Le banquet achevé, tout le monde se mit aux fenêtres, et assista au feu d'artifice... Ses gerbes flamboyantes, partant du rempart, éclairaient la Gabrielle, mouillée dans le port au milieu des vaisseaux pavés... Encore une invention de René... qui mit le comble à la gloire de son frère... Cependant Luc, s'inquiétait de ne point le voir aux lucarnes des perruques et des fusées... Il tremblait qu'un orbanier barbare ne l'eût surpris... et fait sombrer au port... Il se souvenait que le tailleur-crocheteur, le plus terrible de tous, était étranger au compromis de la veille...

Déjà l'appareil de la danse avait remplacé celui du festin... Les invités du bal affluaient dans leurs travestissements de toutes époques et de tous pays, les uns le front découvert, les autres soigneusement masqués (on sait qu'en ce temps-là les bals masqués l'ont été véritablement). Bref, les plus beaux cavaliers et les plus jolies femmes de Saint-Malo se groupaient en s'intriguant dans la vaste salle. Et, semblable à un corps qui soupire après son âme, Luc attendait en vain le signal de l'arrivée de son frère! A ce signal, qui serait l'explosion d'un pétard dans la rue, il devait disparaître, en cédant à Du Guay son rôle et son nom... pour revenir ensuite incognito sous sa grande robe de président à mortier. Il faut dire que plus le moment décisif approchait, plus Luc se faisait un crime et un épouvantail de cette audace supercherie. Mais ses frayeurs et ses remords se perdaient dans son anxiété fraternelle...

Enfin le signal tant désiré retentit... et Luc se précipita au devant de René... — Eh bien! qui t'a donc retenu si longtemps! lui demanda-t-il, en l'entraînant dans sa chambre.

— Rien, répondit Du Guay, qui ôta son masque... de la main gauche... Une rencontre sous le vieux rempart... un ancien compte à régler... Comment en trouves-tu dans ton costume de forban?

Ce costume se composait d'énormes culottes écarlates, de bas d'un rouge plus foncé, d'un manteau noir brodé en blanc d'ancres et de canons, d'un large chapeau gris, dont la plume ondoyante semblait une flamme, d'une ceinture de cuir chargée d'une hache et de trois pistolets, et d'un sabre long de quatre pieds sur trois pouces de large.

— Admirable! Mais qu'est-ce que cela? s'écria Luc, pâle d'effroi...

Il venait d'apercevoir du sang au poignet de son frère...

— Ceia? dit René en riant, c'est l'ornement de l'habit, le bracelet du corsaire...

— Mais tu es blessé, malheureux!

— Eh bien, oui! reprit notre héros, rajustant son appareil à la hâte, je viens de me battre... J'ai reçu cette égratignure, et j'ai crevé un œil à mon adversaire... un Amadis de Dinan qui se trouvait trop beau garçon. Je te conterai demain cette histoire. Mieux vite la robe de président, et soyons tout entiers à nos rôles! Je m'appelle jusqu'à minuit Luc Trouin de la Barbinai... et tu es un inconnu, un curieux... n'importe qui, excepté toi-même!

— Tu tiens toujours à cette comédie?

— Plus que jamais, cher frère! je viens de réuser dans la tragédie: je monterai maintenant dans les deux genres.

René embrassa tendrement Luc, qui ne put obtenir d'autre explication... S'il avait su, l'excellent cœur, que René venait de croiser l'épée à sa place, contre le chevalier de la Brillantais!

Lorsque le forban fit son entrée dans la salle, tout le monde crut que c'était Luc, et particulièrement M. Trouin. Nous avons déjà dit, en effet, que les deux frères avaient la même taille et le même son de voix. Or, sauf un petit nombre de complications indispensables, nul ne soupçonnait la présence de René au bal.

Après avoir fait quelques tours pour se montrer et voir les autres, le beau masqué alla saluer et admirer Mme de la Bourdonnais, qui trônait sous le costume éblouissant de la reine Anne, au milieu d'un groupe figurant la cour de Louis XII. Elle prit aussi d'abord René pour Luc, et il l'intriguait singulièrement en cette qualité; elle ne pouvait comprendre une telle métamorphose de l'homme le plus timide et le plus réservé, en l'homme le plus galant et le plus téméraire... Toutes les dames, à qui Du Guay fit successivement la cour, eurent la même surprise; si bien qu'au moment où il aborda M. Trouin, celui-ci apprenant que son fils aimé n'était plus reconnaissable... Rien, on le sait, n'eût flatté le vieux corsaire, comme cette transformation... mais pénétré de l'incroyable agresse de Luc, il refusa de croire à tant de joie... lorsque René vint lui enlever ses doutes...

Qu'on n'oublie pas, pour suivre cette scène avec intérêt, tous les miracles dont notre héros entreprenait l'accomplissement; le paiement de ses propres dettes, l'enlèvement du brevet de Luc, le consentement paternel à son mariage, etc., etc. Qu'on n'oublie pas, surtout, quel péril il courait, en affrontant le plus terrible père de cette époque des pères terribles!... Une inflexion de voix, un geste, un mouvement de son masque, une défection dans son rôle pouvaient le trahir et le perdre à chaque instant. Aussi, quelque intrépide, quelque imprudent qu'il fût, il sentit un frisson lui parcourir tous les membres, lorsqu'il prit en plein bal le bras de cet homme qui le croyait à l'Université!

Ils! deux personnages frissonnaient bien plus encore, en le suivant des yeux à travers la foule: c'étaient sa bonne mère, confidente et complice forcée de cette nouvelle incartade, et son pauvre frère qui venait d'entrer, pâle et couvert d'une sueur froide, sous son masque et sa robe de président à mortier...

— Eh bien, Luc, dit M. Trouin à René, on prétend qu'une révolution s'est opérée dans ta personne?

— Parbleu oui, mon père! répondit le forban, posant son chapeau sur l'oreille et la main à la poignée de son sabre; sur mon âme, cette fête m'a remué jusqu'à fond de cale! je sens que je viro de bord de la poupe à la proue, et que le diable me déralingue, si je me reconnais moi-même!

A ce langage si étrange dans la bouche de Luc, M. Trouin s'arrêta stupéfait et considéra son fils des pieds à la tête... René craignit d'avoir un peu trop chargé son début... mais son père le rassura par un joyeux serrement de main: — Bombs et mitraille!... (c'était son juron privilégié), voilà des paroles qui valent mieux que toutes les billes grecques et latines dont tu m'es criblé jusqu'ici les oreilles...

— Le grec et le latin! ventriloque! qu'il n'en soit plus question!... tout ce que j'en ai appris ne vaut pas une bouffée de tabac! Quand je pense au temps que j'ai perdu dans cette galère, je donnerais Virgile et Cicéron à manger aux requins, et je ferais un feu de joie de l'Université!

C'était à parler d'inspiration! aussi Du Guay fut admirateur d'éloquence.

— Attendez, dit M. Trouin en riant, attendons pour brûler les écoles, que ton frère ait achevé ses études...

— Pauvre René! s'écria notre héros, avec une conviction touchante, que je le plains sincèrement dans son passé... et dans son avenir!... (il n'osa pas dire dans son présent), condamné à la robe et au bonnet, aux lois et aux ordonnances... à perpétuité!... quel destin! Voyons, bon père, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de l'arracher de ces bas-fonds, de l'embarquer avec nous sur la Gabrielle, et d'en faire un loup de mer... comme vous et moi!

— Jamais! reprit M. Trouin, de ce ton qui ne souffrait pas de réplique... René remplacera notre cousin le juge de Rennes, ou notre neveu le consul de Malgues, à moins qu'il n'aime mieux hériter de notre beau-frère, le chanoine de Dol...

Du Guay frémait à ce mot de chanoine, comme s'il eût senti le fer sacré dans ses cheveux...

— D'ailleurs, ajouta le vieux corsaire, je n'ai plus d'inquiétude sur sa vocation... sa dernière lettre m'annonce qu'il travaille nuit et jour, et qu'il navigue à pleines voiles dans le Code Justinien...

René se mordit la lèvre et changea brusquement le gouvernail.

— N'en parlons plus, mon père, j'aime trop Du Guay pour m'opposer à son bonheur... et au vôtre... qu'il se convertisse à la robe aussi cordalement que je reviens à l'épée!

— C'est donc bien vrai! reprit M. Trouin, dans l'enchantement, tu ne t'échapperas plus au moment de l'embarquer?

— Je serai le premier à bord!

— Tu n'auras plus le mal de mer?

— Je m'en guérirai en trinquant avec vous!

— Tu fumeras?

— Comme la cheminée de la cambuse... Voilà mon tuyau!

René tira de ses hauts-de-chausses une énorme pipe en écume de mer.

— Elle est encore toute chaude! s'écria le vétérân.

— Je crois bien! je viens d'y fumer quatre onces de havano...

— Très-bien! si tu la culottes, je te la fais monter en or! Et quand tu entendras je harlebas de combat... tu n'auras plus la courage!

— Je suivrai votre exemple, j'avalerais trois grains de poudre dans un verre de tisane, je prendrai un pistolet d'une main, mon sabre de l'autre, et meilleur à l'ennemi qui se trouvera devant moi!

Joignant l'action à la parole, René entraîna son père en armant un de ses pistolets, vint par la fenêtre une lanterne du port, et la fit voler en mille éclats...

— Bombs et mitraille! mais c'est admirablement tiré! dit M. Trouin au comble de la joie...

— Ah! mon cher Luc, continua-t-il en reprenant le bras de René, tu voilà comme je te voulais!... Je reconnais enfin mon sang!

Et à travers la foule, électrisé comme lui par cette scène, le digne homme allait et venait de groupe en groupe, montrant son fils avec orgueil et confiant son bonheur à tous.

— Tu ne sois pas, mon ami? dit-il ensuite à l'oreille de René, eh bien, je présentais depuis ce matin ce qui arrive!

— Vraiment?

— J'y vois clair sans lunettes, Dieu merci!... tu avais si bien organisé cette fête! Tu la faisais marcher si superbement! Et tout cela, sans avoir l'air d'y songer, en paraissant, au contraire, occupé d'autre chose!

— C'était la révolution qui s'achovait en moi... Le vieil homme succombait sous le nouveau... Le démon de la mer et des combats s'emparait de sa proie!...

— Mais conte-moi donc, reprit M. Trouin, qui t'a ainsi métamorphosé?

— C'est une femme, mon père...

En abordant ce côté pénible de son rôle, Du Guay laissa échapper un soupir...

— Une femme! toi qui n'osais parler à aucune!

— Encore une transformation!

— Dis-moi le nom de cette femme, que je la bénisse!

— Vous la bénirez! il serait possible?

— Mais je lui dois le plus beau jour de ma vie!

— Et pourtant vous l'avez souvent maudite!

— Je lui en demanderai pardon! Son nom, tu dis-jé?

— Je n'ose le prononcer devant tout ce monde...

PITRE-CHEVALIER.

(A continuer.)